

MARINE ALATA

LE SOUVENIR
DE L'AMANDIER

ROMAN



CHARLESTON

MARINE ALATA

LE SOUVENIR DE L'AMANDIER

1905, Cefalù, Sicile.

La jeune Francesca, enceinte, s'apprête à embarquer pour une longue traversée. Son mari, parti plus tôt tenter sa chance aux États-Unis, l'attend de l'autre côté de l'Atlantique.

Près d'un siècle plus tard, à Paris, c'est à un autre voyage que se prépare Sylvie. Avec sa chevelure blonde et ses yeux bleus, elle ne ressemble pas à l'image qu'elle se fait d'une Sicilienne, et une question l'obsède depuis toujours : qui est son père ?

Alors que sa mère vient de mourir, emportant avec elle ce secret, Sylvie part en quête de ses origines et retrace les destins d'une lignée de femmes marquées par la guerre, l'exil et la violence des hommes.

De la Sicile aux États-Unis en passant par le Sud de la France, ce premier roman sensible et captivant interroge la filiation, l'identité, la transmission, et célèbre le courage de celles qui, envers et contre tout, tiennent debout.

« UNE HISTOIRE DE FILIATION INTELLIGENTE,
SAISISSANTE ET ÉMOUVANTE, TRAVERSÉE PAR
DES MOMENTS D'UNE INCROYABLE BEAUTÉ. »

Camille Da Silva, *Ouest-France*

Sélectionné par un jury prestigieux



Babelio

ouest
france

ISBN: 978-2-38529-496-0 19 € Prix TTC France



9 782385 294960

Rayon : Littérature française
Design : Louise Cand
Image : Trevillion / iStock



CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LE SOUVENIR
DE L'AMANDIER

Marine Alata

LE SOUVENIR
DE L'AMANDIER

Roman



© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-496-0
Maquette : Christine Porchat

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

PROLOGUE

S. S. Perugia
9 février 1906

LE PONT VIBRAIT SOUS SES PIEDS. Francesca reserra son châle sur ses épaules, défiant le vent marin qui tourbillonnait autour d'elle, et s'avança jusqu'à la rambarde.

Derrière elle, la Sicile était déjà avalée par la brume. Elle avait quitté la terre où elle était née, où elle avait appris à lutter pour une bouchée de pain, pour un regard tendre, pour un nom. Rien de ce qu'elle avait laissé derrière ne lui appartenait vraiment. Ni un foyer, ni une famille, seulement des souvenirs, flottant désormais à la surface de l'eau.

Devant elle, la mer s'étendait, immense, d'un gris infini, mêlé de reflets déchirés. Quelque part, au-delà de cet horizon tremblant, il y avait l'Amérique.

Dans son dos, les cris des enfants, les jurons rauques des hommes, les prières des femmes formaient un même murmure épuisé, ballotté par le roulis du bateau. Francesca n’écoutait pas. Elle fixait l’horizon. Elle voulait graver en elle cet instant où tout était encore possible, avant que la traversée ne la brise, avant que l’Amérique ne la dévore ou ne l’accueille, bras grands ouverts.

Elle inspira profondément, emplissant ses poumons de cet air lourd de sel, de peur et d’espoir. Puis elle ferma les yeux un moment, comme pour sceller un pacte silencieux avec elle-même.

Elle ne serait pas seulement une passagère sans nom parmi des milliers. Elle planterait ses racines sur cette terre nouvelle, à la force des poignets, à la force du cœur.

Quand elle rouvrit les yeux, une larme roula sur sa joue. Non de chagrin. Mais de défi.

Elle posa une main sur son ventre et pensa : *Je te promets que nous y arriverons.*

Le vent s’engouffra dans ses cheveux, et la promesse s’envola jusque dans l’immensité du ciel.

1

Sylvie

Paris

12 janvier 2013

QUAND J'AI VU CE QUE CONTENAIT la boîte aux lettres, mon cœur a fait un bond.

J'ai arraché le paquet à l'amas de prospectus, l'ai fourré dans mon sac sans réfléchir, et je me suis ruée dans l'escalier.

Le tapis rouge, soigneusement tendu au centre des marches de marbre, étouffait mes pas précipités. À chaque étage, ma poitrine se serrait un peu plus, comprimée par l'effort autant que par le secret enfermé dans mon sac, soudain terriblement lourd.

Pour atteindre le dernier étage de notre immeuble haussmannien, j'aurais pu emprunter l'ascenseur, cette vieille cabine de bois et de fer forgé, vestige raffiné d'un

autre siècle suspendu au cœur de la cage d'escalier. Mais j'avais besoin de courir.

Je gravissais les marches quatre à quatre, haletante, comme une enfant pressée de déballer son cadeau au matin de Noël. Mais dans mon ventre, ce n'était pas que de la joie qui montait. C'était aussi une vague de nervosité, une sourde angoisse, un vertige.

Le secret derrière mon existence était près d'éclater. À même de la précipiter dans le vide.

Cédric n'était pas là, heureusement. Il lui arrivait de travailler tard, si une entreprise qu'il accompagnait dans sa transformation digitale le retenait, ou si une nouvelle idée devait être présentée avant le lendemain.

Pourtant, j'ai poussé le verrou de la porte de la salle de bains, comme si le monde entier risquait de m'empêcher d'ouvrir ce colis.

La pièce, ornée de marbre du sol au plafond, sentait le propre, rehaussé d'une note sucrée de figue que diffusait une bougie encore allumée.

Le paquet dans mes mains me paraissait aussi grand que l'inconnu qu'il renfermait. Une promesse, une menace tout à la fois.

Tout cela paraissait insensé, irrationnel. Mais c'était plus fort que moi. Chaque seconde qui passait augmentait ma nervosité.

L'élégance de cette salle de bains dont chaque millimètre avait été pensé et conçu par Cédric – je n'avais pas le temps de m'en préoccuper – rendait mon geste encore plus obscène : je me sentais sale en déchirant le carton.

Les tests ADN étaient illégaux en France.

Et la notice n'aidait pas : je devais m'engager à comprendre beaucoup de choses incompréhensibles.

C'était déloyal aussi.

Un acte de rébellion, une trahison envers une mère morte, une femme qui m'avait élevée seule, qui n'avait jamais semblé vouloir me révéler l'identité de mon père. Elle m'avait tout donné, jamais je n'avais manqué de rien, et pourtant... derrière son silence se dissimulait un secret.

Elle me disait : « Tu n'as pas de père, tu m'as, moi. »

Mais ça ne me suffisait pas. Cette absence, ce vide, me dévorait, au point de m'engloutir tout entière.

J'avais arrêté de poser des questions.

Puis elle était morte cet été-là.

Elle n'avait pas vécu. Pas vraiment. Elle avait subi, elle avait survécu plus qu'autre chose. Une vie à trimer, à élever seule ses enfants. Elle avait fait une croix sur l'amour à même pas trente ans. Longtemps son existence m'était apparue comme une sorte de conte moral, un avertissement.

Je ne voulais pas la reproduire. Je voulais vivre. Tomber amoureuse.

Et même si, plus jeune, il y avait eu des moments où j'avais cessé d'y croire, finalement j'avais réussi. Je me suis mariée, j'ai eu de beaux enfants.

À présent, mes filles étaient adultes, elles n'avaient plus besoin de leur mère, et je souhaitais me tourner vers moi-même, et la partie de moi qui demeurait inconnue. D'autant que j'avais toujours vu la filiation dans leurs traits, celle qui les reliait à leur père. De moi, je ne voyais rien. Et je ne me reconnaissais pas non plus en ma mère, ni en mes frères et sœurs.

De moi, il n'y avait rien ni avant ni après.

— Chérie ? C'est moi, je suis rentré.

La voix de Cédric m'a ramenée à la réalité.

Mince, il fallait agir vite. Et bien.

J'ai aligné précautionneusement sur le lavabo les espèces de cotons-tiges et les flacons que j'avais ôtés

du paquet. J'ai déballé ce qu'ils appelaient l'écouvillon et l'ai frotté contre l'intérieur de ma joue pendant une minute. J'ai compté les secondes dans ma tête. Puis je l'ai fourré à l'intérieur d'un des flacons. J'ai cassé le bout qui dépassait, selon ce que disait la notice, et j'ai revisé le flacon. Je me suis assurée qu'il était bien fermé. J'ai fait pareil avec l'autre écouvillon. Puis j'ai rangé le tout dans l'enveloppe qui était fournie, et je l'ai cachée, avec le carton qui contenait la notice, les boîtes et emballages défaits, au fond d'une caisse dans laquelle on rangeait nos produits d'entretien, au-dessus de la machine à laver.

Il n'irait pas fouiner là.

— Bonjour, chéri, ai-je dit en sortant de la salle de bains, masquant ma nervosité derrière un sourire.

Il m'a embrassée avant d'aller s'installer sur le canapé.

Le grand canapé immaculé au design épuré s'étitrait avec élégance le long du mur orné de moulures anciennes, les coussins sable et ivoire étaient subtilement disposés, et la table basse en verre trempé semblait flotter sur le tapis berbère : tout dans ce salon tranchait avec la banalité de notre routine de vieux couple.

L'habitude. Celle-là même qui enveloppait nos journées, indifférente, comme une brume épaisse.

Je me suis précipitée dans la cuisine, ouverte sur le salon, éprouvant le besoin de faire quelque chose de concret, de réel. Je devais préparer le dîner.

Je n'avais pas beaucoup d'inspiration, trop accaparée que j'étais par mon projet secret. Ce seraient des pâtes, ce soir. Pourquoi ne pas y ajouter une sauce caccio e pepe, c'était facile à faire et ça en jetait. Cédric n'aimait pas la cuisine italienne autant que moi, mais tant pis.

Face à l'îlot central, j'ai mis de l'eau à bouillir, puis j'ai entrepris de briser les grains de poivre dans le mortier, appréciant la résistance sous ma paume.

D'après le site Internet, je recevais les résultats d'ici trois à quatre semaines, une fois mes échantillons parvenus à destination. Ne restait plus qu'à attendre.

J'avais très peu de choses à quoi me raccrocher pour inventer un homme de toutes pièces. J'avais mes traits, je l'imaginais avec les mêmes. J'avais la phrase de ma mère : « Tu n'as pas de père. »

Il était donc réduit à néant.

Était-ce une aventure d'un soir ? Une folle passion, la seule que ma mère s'était accordée après le départ du père de mes frères et sœurs ?

Avait-elle retrouvé l'amour, et mon père lui avait-il de nouveau brisé le cœur ? Ou était-ce un ami qui lui avait apporté un peu de réconfort après qu'elle avait été abandonnée ?

J'espérais qu'il lui avait fait du bien. Ou du moins, pas de mal.

Quand l'eau s'est mise à bouillir, j'ai plongé les spaghetti dedans, et j'ai versé un peu d'eau de cuisson des pâtes dans une sauteuse avec le poivre. Puis j'ai commencé à râper parmesan et pecorino, respirant à pleins poumons cette odeur forte, qui m'arrimait à quelque chose de tangible.

Au-delà de la relation que cet homme avait eue avec ma mère, je voulais le connaître pour moi-même. Et j'étais déterminée à le trouver.

La culpabilité qui me liait à elle était tarie à présent. Elle m'avait quittée, j'avais le droit de chercher qui était l'autre personne qui m'avait mise au monde.

Une fois les pâtes semi-cuites, je les ai ajoutées à l'eau poivrée ; sans cesser de mélanger, j'ai versé à nouveau de l'eau de cuisson. Une fois la consistance parfaite, j'ai ajouté les deux fromages. Et j'ai touillé, lentement, comme pour retarder l'instant où il faudrait revenir à la réalité.

— C'est prêt, ai-je annoncé à Cédric en portant les deux assiettes à table.

— Merci. J'arrive.

Dans un ballet silencieux parfaitement maîtrisé, nous avons effectué des allers-retours dans la cuisine pour chercher broc d'eau, couverts, verres, serviettes, sans jamais se frôler.

— Tu as passé une bonne journée ? ai-je demandé, une fois assise.

— Oui, rien de spécial, la routine, a-t-il répondu en haussant les épaules. Et toi ?

— Pareil, rien de spécial.

Le grincement de nos fourchettes contre l'assiette remplissait l'espace vide de nos silences.

2

Francesca

*Palerme, Sicile
12 août 1905*

ELLE REGARDА LE BATEAU S'ÉLOIGNER jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un infime point sur l'horizon. Combien de minutes, d'heures s'étaient-ils écoulés ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Le ricanement d'une mouette la tira de sa rêverie ; il lui sembla qu'elle se moquait d'elle.

La chaleur du port lui collait à la peau, épaisse, presque visqueuse. Sur les quais, les pêcheurs balayaient les mouettes d'un geste las, balançaien leurs filets sur les étals gluants. Francesca détourna les yeux d'un poisson qui frétilloit encore dans une flaue sale au pied d'une barque.

Au loin, le vacarme des débardeurs lui parvenait en bouffées confuses – les cales pleines des navires provenant

de Gênes, de Tunis, qu'on fracassait, les cris qu'on lâchait pour mieux se faire entendre. Tout se brouillait dans une même rumeur lourde. L'air, d'abord chargé d'iode, lui semblait désormais puant, saturé de cette fatigue aigre d'un monde qui tournait sans elle : chair oubliée au soleil, sueur d'hommes qui se pressaient dans l'espoir que cette journée offrirait plus que la veille.

Et pourtant, malgré tout ce bruit, une torpeur s'était abattue sur la place. Un silence étrange, qui tombait avec le poids d'un linceul. Derrière les volets noirs, qui lui évoquaient les gueules béantes de monstres informes, Francesca les imaginait, les gens d'ici, affalés dans la pénombre, écrasés par la chaleur, le ventre creux, la tête vide.

Et il n'était pas encore 10 heures.

Francesca resta là, figée. Tout ce qui comptait s'en était allé avec le bateau – et elle était là, inutile.

— Ça y est ?

Francesca leva les yeux vers une silhouette qui se découpait sur le soleil de plomb. Elle avait reconnu la voix de Laura avant de discerner ses traits. Une voix gracieuse qui s'était armée de compassion.

— Oui.

— Il trouvera de quoi gagner son pain et vous offrir une vie tranquille, j'en suis certaine !

Avec ses boucles brunes et ses yeux noisette, Laura semblait échapper à la poussière et à la peine du monde. En ce jour où Francesca avait tant besoin d'un visage familier dans cette ville étrangère, elle était là – comme toujours.

Depuis que Francesca avait été recueillie à dix ans par la famille voisine, Laura n'avait cessé d'être un repère, une présence constante, lumineuse. Elle avait cette manière unique de semer un peu de vie partout

où elle passait, de faire naître des sourires rien qu'en tendant la main. Jamais elle ne se départait de sa générosité, pourtant le sort ne l'avait pas épargnée : on avait retrouvé son mari, Leonello, au fond du puits derrière les champs, là où il allait puiser l'eau. Il y avait glissé une nuit, alors qu'il vérifiait l'irrigation. Désormais elle se retrouvait seule à élever leur petite fille.

Mais c'était sa nature profonde : elle donnait de sa personne. Et bien sûr, aujourd'hui encore, elle chercherait à rassurer son amie.

En réalité, Francesca ne doutait pas que Simone trouverait du travail. L'Amérique, à en croire les lettres des Siciliens qui l'avaient gagnée en navire, tenait ses promesses. Ils décrivaient des rues bien droites, des maisons en briques rouges, des fruits en abondance, du bétail gigantesque, des marchés pleins. Le rêve des agriculteurs. Les ouvriers aussi y seraient bénis. S'ils n'avaient pas peur de cravacher du matin au soir – et ils savaient combien leurs frères, cousins, oncles étaient tenaces –, alors nul doute qu'ils auraient de quoi remplir leur journée et leur besace. Il suffisait de se pencher pour cueillir sa chance ! Là-bas, l'or ne poussait pas sous la terre, mais dans les usines, dans les bâtiments gigantesques où des hommes comme Simone se verraienfin respectés. C'était un royaume de rêves où la pauvreté n'était qu'un souvenir du passé, une illusion qu'on laissait derrière soi dès que le bateau quittait le port. La Sicile, elle, les regardait mourir de faim, ne donnant à manger qu'aux riches ; malgré ses beaux atours, elle était dépourvue d'avenir. Qu'ils viennent les rejoindre !

Mais pourquoi fallait-il que Simone la laisse sur le quai ? Elle n'avait déjà pas de passé : son avenir ne pouvait pas attendre.

Il venait de Paceco, elle de Cefalù. Deux villages séparés par les collines. Le voyage en train, long et harassant, avait duré toute une journée, mais rien ne l'avait retenu : il était venu pour l'épouser.

Elle revenait des champs, un panier d'œufs sous le bras, quand elle l'avait aperçu. Il remontait le chemin de terre qui traversait les oliveraies, serpentait entre les collines, et menait jusqu'à la ferme des Crico, perchée un peu au-dessus de Cefalù.

Elle qui était entourée de garçons de son âge, elle avait été frappée par sa stature d'homme mûr, ses tempes grisonnantes, les rides d'expression qui barraient son visage. Il était beau, oui, mais d'une beauté qu'elle regardait froidement, qui n'éveillait en elle aucune émotion. Ses pensées ne parvenaient pas à franchir la barrière qui semblait érigée entre eux. Il demeurait un étranger, un inconnu, trop âgé à son goût, auprès de qui elle devrait se coucher quelques heures plus tard.

Mais, en acceptant de se lier à elle pour toujours, il lui avait offert un nom. Une identité. À elle qui n'avait jamais été qu'une Esposito, nom donné aux enfants abandonnés. Enfin, elle pourrait se départir de ce patronyme qui ne signifiait que trop bien d'où elle venait. De nulle part.

Elle avait néanmoins été adoptée par le village entier. Les Ferrante, la famille de Laura chez qui elle déjeunait chaque dimanche après la messe, aussi maigre soit le repas que les propriétaires daignaient laisser aux paysans ; Maria, la sage-femme qui l'avait déposée, bébé, à l'ospizio dix-sept ans plus tôt, et n'avait jamais cessé de lui rendre visite chez les Crico ; les Crico, justement, qui lui avaient offert un foyer même si cela signifiait pour eux une bouche de plus à nourrir ; et tous ceux qui faisaient la vie du village : le garçon de ferme, Giovanni,

qu'il était bon de rire avec lui, Federico, le boulanger, qui ne manquait jamais de lui donner ce qui lui restait à la fin de la journée, le vieux Salvatore, qui, comme elle, errait dans les rues de Cefalù, participant à son atmosphère au même titre que ses chats, ses mouettes, ses chiens. Plus ou moins résilient, tapageur, nonchalant. Cela dépendait des jours.

C'était le père Crico qui avait écrit au père de Simone quelques mois auparavant. Avec sa plume tremblante et chacun de ses mots choisis avec soin, Pietro avait décrit la douceur de Francesca, son courage discret, son absence de famille – et donc de passé. Il avait même joint une photo : celle prise à Noël, devant l'église, ses boucles brunes éclatantes sous le soleil cru de Sicile, qui la forçait à plisser les yeux jusqu'à les réduire à deux fentes sombres.

Le père de Simone connaissait Pietro depuis les années de conscription, ils s'étaient perdus de vue et retrouvés par hasard un matin de marché à Palerme. Ce dernier avait parlé de la misère à la ferme, de la faim. Et de cette fille, qu'on appelait l'abandonnée. Une bouche de trop, mais le dos solide et la tête haute.

Pietro n'avait pas menti ; Francesca n'était qu'une étrangère, une jeune femme sans racines ni origine, sinon celle de la misère. Car c'est cette misère qui avait dû pousser ses parents à l'abandonner, à peine sortie du ventre de sa mère.

Mais la pauvreté était le lot de tous, et tous ne laissaient pas pour mort leur enfant ! Peut-être avait-elle été conçue dans le secret d'un drap, d'un amour illégal, interdit. Peut-être sa mère avait-elle dissimulé son ventre durant des mois, pour ne pas se couvrir de honte. Elle en avait entendu, des histoires semblables, chuchotées chez le boulanger Federico, entre deux commandes.

Ou bien sa mère avait été forcée, par un ami, ou au sein même de la famille. Cela aussi, elle l'avait entendu au détour d'une course. Dans les champs.

Derrière son abandon se terrait sans doute une histoire atroce, qu'elle avait préféré mettre derrière elle pour regarder vers l'avenir. Un jour, elle fonderait sa propre famille. Plus que tout, elle désirait avoir un foyer à elle, des proches qui l'aimeraient pour ne jamais l'abandonner. Elle n'en avait jamais été aussi proche, ne restait plus qu'à embarquer elle aussi pour l'Amérique. Et sa vie pourrait enfin commencer.

Le mariage avait eu lieu plusieurs semaines plus tôt, dans la cathédrale de Cefalù, imposante silhouette de pierre blonde dressée face à la mer. Une cérémonie simple, sans faste, mais respectueuse des coutumes : un prêtre aux gestes las, une poignée de témoins, Laura pour elle, quelques chants, et des dragées enveloppées dans du tulle. Elle portait une robe empruntée à Dominica, sa mère de cœur, rallongée à la hâte.

Après la bénédiction, les invités s'étaient pressés autour d'un maigre buffet, pain, olives, fromage, dans la cour de la ferme des Crico, sous les oliviers. On avait dansé sur des airs d'accordéon, ri plus fort que d'habitude, bu un vin trop âpre pour masquer la gêne, peut-être, de voir s'unir deux étrangers. Et maintenant, elle était mariée.

Déjà, lorsqu'ils s'étaient retrouvés à partager leur couche ce soir-là, toujours chez les Crico, Simone lui avait confié son désir de partir. À présent qu'il avait une belle Sicilienne pour femme, il leur devait de laisser derrière eux cette île de misère. Ils ne pourraient évidemment pas partir ensemble, il lui fallait d'abord s'assurer de pouvoir l'accueillir comme elle le méritait, mais, bientôt, il reviendrait la chercher. Et ils vivraient

comme des rois en Amérique, où ils retrouveraient les frères et sœur de Simone, qui y menaient la belle vie, à New York.

Il ne serait donc pas question de planter leurs graines aux États-Unis, comme Francesca l'avait entendu de voisins et amis qui recevaient des cartes postales de leurs proches partis pour exploiter la terre, mais de devenir citadins d'une ville où les tours touchaient le ciel. Monter ou rejoindre un commerce sicilien à Little Italy, une épicerie ou un restaurant. New York était une aubaine pour les gens comme eux, des travailleurs forcenés. Il fallait en profiter pour imaginer une vie autre que celle qu'ils avaient connue en Sicile, à labourer les champs.

Les Crico avaient eu la générosité de continuer à héberger Francesca, bien qu'elle fût désormais mariée. Avec Simone ils partageaient le même lit qu'elle avait toujours occupé, dans la chambre exiguë attenante à la cuisine. Le temps qu'il se trouve un passage pour l'Amérique, le temps qu'elle le rejoigne. Ils n'avaient rien, sinon la promesse d'un avenir meilleur. Chaque jour, ils piochaient la terre durcie, ratissaient les sillons desséchés, creusaient des rigoles pour l'irrigation, plantaient, arrachaient, récoltaient. Chaque soir, serrés l'un contre l'autre sous un drap devenu trop étroit, ils faisaient des projets, et Simone lui murmurait qu'il reviendrait bientôt la chercher, quand il aurait trouvé du travail à New York. Francesca hochait la tête sans répondre, le regard déjà tourné vers la mer.

— Il vous bâtira un beau foyer, tu verras, reprit Laura, interrompant le cours des pensées de Francesca.

— Je l'espère ! soupira cette dernière. Et toi, tu as trouvé ce que tu voulais ?

— Oui, merci.

— Ça va ? Tu n'as pas bonne mine.

— C'est l'idée de savoir Simone en route pour un pays étranger qui me tracasse, répondit Laura, balayant la question d'un revers de la main.

— Ma Laura, tu es bien bonne de t'inquiéter pour nous ! Tu ne le connais même pas.

— Je veux ton bonheur, tu mérites tant d'être heureuse ! Et c'est mon devoir de témoin, conclut-elle dans un sourire, avant de prendre Francesca dans ses bras et de la serrer longtemps contre elle.

Elles restèrent ainsi, dans un épais silence. Francesca se laissa faire, entre soulagement et une curiosité qu'elle n'osait pas formuler.

Pourquoi Laura ne lui avait-elle rien dit de sa course à Palerme ? Pourquoi avait-elle évité de mentionner ce qu'elle allait faire, seule, en pleine chaleur ?

Quelque chose, dans cette étreinte et ses regards fuyants durant le voyage qui les avait conduits avec Simone jusqu'à Palerme à l'aube, trahissait une tension cachée, mais Francesca n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait être. Et peut-être ne voulait-elle pas savoir. Pas maintenant.

Laura la relâcha enfin, esquissant un sourire, comme si de rien n'était.

— Il est temps de rentrer, à présent.

Cette phrase sonna creux, prononcée vite, pour éviter d'en dire une autre.

Elles marchèrent un moment en silence, puis Francesca murmura :

— D'après toi, Simone, il reviendra quand ?

Laura s'arrêta un instant, une hésitation fugace traversant son visage avant qu'elle ne réponde :

— Tu sais, il faut du temps, Francesca. Il doit d'abord s'assurer qu'il pourra t'accueillir.

— Mais combien de temps ? demanda Francesca, la gorge serrée.

Elle détourna les yeux, ne voulant pas que Laura y voie sa douleur.

— Et toi, tu y crois, à tout ça ? À l'Amérique, aux rêves qu'on nous vend ?

Laura soupira.

— Mon père y est déjà. Comment pourrais-je ne pas y croire ? Si Leonello n'avait pas péri dans cet accident, ma mère serait déjà auprès de lui. Elle reste pour m'aider avec Fiammetta. Tout le monde parle de partir, Francesca. Nous avons tous besoin de croire à une vie meilleure. Et, si Simone y croit, tu le dois aussi.

— Je n'ai pas d'autre choix que d'y croire. Je n'ai rien ici, Laura. Ni famille, ni avenir. Simone m'en a offert un, mais cet avenir... je le vois flou. Est-ce vraiment l'Amérique qui m'attend, ou un autre rien ?

Laura se tourna vers elle et posa une main rassurante sur son bras.

— Je comprends ta peur : l'Amérique, c'est un rêve, oui, mais pas pour tout le monde. Sauf que toi, tu as une chance. Simone t'a fait une promesse, et même si ce n'est pas facile, il faut t'y accrocher. C'est peut-être tout ce qu'il te reste.

Un silence s'étira. Francesca se tourna vers l'horizon, l'esprit envahi de questions sans réponse. Et au fond d'elle, une peur grandissante, celle que Simone ne revienne jamais.

Simone Cavallaro lui avait un offert son nom, oui. Et il lui offrirait bien plus encore, il l'avait promis. Elle n'avait qu'à attendre.

Mais la patience n'était pas son fort. Et elle détestait l'idée de confier son sort à un homme qu'elle ne connaissait que depuis peu. En dépit de la générosité

des villageois, elle avait grandi seule. Elle n'avait pas de parents, pas de passé, ainsi il n'était pas question de remettre son avenir à plus tard.

D'autant plus que son avenir grandissait déjà au fond de ses entrailles.

3

Colette

*La Ciotat
12 août 1955*

UN MOIS QU'IL ÉTAIT PARTI. Elle se retrouvait seule avec six bouches à nourrir. Sa dernière avait un an, l'aînée dix. Le bourdonnement lointain du port montait jusqu'à elle, comme un rappel obstiné que la vie continuait dehors, indifférente à sa détresse.

Comment pouvait-il penser que sa famille là-bas avait davantage besoin de lui qu'elle ? Autant la pousser du haut du cap Canaille, s'il souhaitait tant la voir crever !

N'y tenant plus, elle se laissa tomber sur le carrelage frais de sa cuisine, et éclata en sanglots bruyants, douloureux, humiliants. Elle savait qu'ils pouvaient l'entendre, ils ne dormaient qu'à quelques mètres de là, et pour la

plupart aucune cloison ne les séparait. Mais fallait-il en plus qu'elle sauve les apparences pour ses enfants ?

Ils n'avaient pas raté le spectacle, eux non plus.

Comme tout le quartier.

Antoine était parti comme il avait vécu avec elle : bruyamment. Valise en main, il n'avait pas hésité à hurler dans la cage d'escalier, et tant pis pour les voisins. Elle croyait qu'il avait le choix ? Son minot lui écrivait pour qu'il rentre à la maison, on avait besoin de lui là-bas, bien sûr qu'il irait ! C'était un homme d'honneur ! Il n'allait pas laisser son fils mourir de faim ! Mais oui, l'honneur il en avait eu quand il l'avait épousée, lui avait fait des enfants à elle, parce qu'il était tombé amoureux, voilà ! On contrôlait pas l'amour... Mais maintenant elle commençait à lui casser les couilles ! Elle n'avait pas à s'accrocher à lui comme ça ! Et un peu de tenue devant les enfants !

Et il avait poursuivi sa tirade jusque dans la rue.

Elle savait que désormais tout le quartier avait son nom à la bouche. Elle avait dû alimenter les bavardages ces dernières semaines.

C'était comme ça à la cité.

Toujours quelqu'un sur le balcon, à faire semblant de secouer une nappe, toujours une voisine derrière ses rideaux de tulle à guetter le moindre drame du quotidien. Des piallements toute la journée... Colette savait-elle que la minotte, Jeanne, celle qui faisait toujours la belle, à se pavanner avec ses cheveux décolorés, elle avait fait cocu son mari ? Lui-même qui trimait pour elle aux chantiers ? À se lever avec les poules pour rester enfermé jusqu'au soir ? Leur beau soleil du Sud, il le voyait pas, lui, et il croyait retrouver un peu de chaleur dans son lit avec sa jeune épouse... Ah son lit, il était bien chaud, elle, elle pouvait le lui dire !

Et ainsi de suite à propos de chacun à la cité.

Le carreau collait à ses cuisses. Elle n'avait pas bougé depuis des minutes, peut-être des heures.

Colette savait bien ce qu'on murmurait derrière son dos. On ne se donnait pas toujours la peine de murmurer, d'ailleurs.

Certains disaient qu'elle avait de la chance. Qu'elle était bien lotie, à la cité Notre-Dame-des-Victoires. Elle n'avait donc pas à se plaindre ! Elle croyait qu'elle était la seule, en ces temps d'après-guerre, à devoir élever seule des enfants ?

Un trois pièces sous les toits, en haut d'un escalier raide, avec une cuisine trop étroite pour contenir tous ses enfants, un robinet qui fuyait comme elle, elle aurait voulu fuir. Voilà ce qu'on appelait « être bien lotie ».

D'autres racontaient qu'elle l'avait bien cherché : son homme, il était pas libre, c'est elle qui l'avait piquée à une autre et pas l'inverse. Et qu'on n'aille pas leur raconter qu'elle était pas au courant !

Même sur ses frères, elle ne pouvait pas compter. Des hommes élevés à ne pas s'en mêler, surtout quand une femme criait.

Qu'est-ce qu'elle racontait, Colette ? Elle croyait qu'ils avaient le temps, de se préoccuper d'elle et de sa marmaille ?

Non, non, ces braves gens avaient déjà assez de soucis comme ça. Le travail manquait, la paie ne suivait plus, les ventres criaient toujours plus fort que les coeurs.

Et puis elle, elle n'avait pas autre chose à faire que leur cracher dessus ? Qu'elle aille le supplier, son mari... Sinon on donnait pas cher de sa peau.

Heureusement, quand tout allait mal, il y avait toujours sa mère. Vittoria gardait les plus petits quand les grands